



Aurélien Pic

“AUPARAVANT, LES PUISSANTS FAISAIENT PREUVE DE RETENUE”

Pour Bruce Bégout, philosophe et maître de conférences à l'université Bordeaux-Montaigne, on assiste depuis une trentaine d'années à une décomplexion ostentatoire.

PROPOS RECUEILLIS PAR KÉVIN BOUCAUD-VICTOIRE

Marianne : Comment définiriez-vous la *common decency* ou la « décence ordinaire », chère à Orwell ?

Bruce Bégout : C'est d'abord un sentiment moral, donc quelque chose d'immédiat et de pré-réfléchi. Il indique l'affirmation ou la contestation d'une valeur. Ensuite, cette décence qualifie d'abord les personnes modestes. Enfin, celles-ci font preuve de ces sentiments dans leur vie, dans leurs pratiques sociales et dans leurs échanges. Il s'agit donc de l'expression spontanée d'une forme de sentiment moral, d'honnêteté, de sens de la solidarité, plutôt chez les classes populaires.

Orwell parlait du « sentiment que certaines choses ne se font pas »...

Oui, dans mon livre, je le rapprochais du démon de Socrate. Le démon du philosophe ne lui dit jamais ce qu'il doit faire, mais le prévient d'un danger. Il s'agit d'une conscience morale, qui alerte d'un danger. Mais chez Orwell, c'est moins intellectualisé et plus spontané.

Quelles sont les différences avec la morale, la vertu ou la dignité ?

Il me semble que la *common decency* est une moralité qui ne se fonde pas sur un appren-

tissage moral par le biais d'une institution ou de normes appartenant à une société. Ce n'est pas non plus le fruit d'une réflexion philosophique, comme chez les épicuriens ou les stoïciens qui cherchent le « bien ». La décence ordinaire est floue et naturelle. Elle ne relève pas forcément de la dignité, puisque celle-ci provient de comparaisons, de hiérarchisations. La « décence » est une forme non hiérarchique d'honnêteté. Il n'y a ni volonté d'élévation ni demande de reconnaissance.

Si la décence ordinaire est, comme l'affirme Orwell, le « sentiment que certaines choses ne se font pas », recoupe-t-elle la vergogne, qui est un sentiment de honte ?

Dans les exemples que donne Orwell, il y a toujours des éléments d'indignation. Je crois que pour lui, la *common decency* est continue. Elle est dans les pratiques, dans la manière dont vivent les gens. Ces derniers ne cherchent pas à avoir le dessus sur les autres, dans un système capitaliste de concurrence. Elle est totalement insérée dans la vie sociale, elle est banale et ne s'exprime de façon spectaculaire que parfois. C'est le cas lorsqu'elle est titillée par des événements indécentes. Il s'agit d'une indignation morale.

Notre époque est-elle indécente ?

C'est difficile de le dire, je n'ai pas vécu à d'autres époques pour le dire. Je peux juste me fonder sur ma connaissance de l'histoire. Il me semble qu'il y a toujours eu une déploration des temps, depuis la Grèce antique, et on a toujours condamné les pratiques – sexuelles ou de pouvoir – des puissants ou leur enrichissement démesuré. La révolution industrielle et capitaliste a probablement accéléré les choses, a créé des richesses et des pouvoirs inédits. Il y a aussi de nouveaux instruments de médiatisation ostentatoire. Cela agace notre sens naturel de la décence. Anthropologiquement, je ne verrais pas une sorte de déclin ou d'amélioration de l'être humain. Les conditions modernes de communication et d'exposition font que ces événements-là prennent une résonance très grande. J'ai l'impression que, auparavant, les puissants faisaient quand même preuve de retenue, notamment économique. Mais, depuis une trentaine d'années, depuis que le monde libéral pense avoir vaincu, il y a eu une forme de décomplexion. Sarkozy en était un symptôme. Il y a un spectacle de l'ultrarichesse qui pourrait même choquer la haute bourgeoisie des années 1950-1960, qui faisait moins dans l'ostentation et la peopolisation. ■



De la décence ordinaire. Court essai sur une idée fondamentale de la pensée politique de George Orwell, de Bruce Bégout, Allia, 2008, 124 p., 6,50 €.